

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

La période qui vient de s'écouler a été fertile en riches et importants mariages. On cite ceux de mademoiselle Marie de Faudois Barbazan de Seguienville, avec M. le baron Carayon de Latour; de mademoiselle Magnan avec M. Haentjens, fils d'un ancien armateur de Nantes; de M. Émile Augier avec la belle-fille d'un des princes de la science moderne.

Presque toutes les robes de mariées se font en moire antique ou en satin, avec des volants de dentelle ou seulement des ruches de ruban. Les voiles sont en général tout unis et très amples. Les coiffures sont, pour la plupart, composées de bandeaux presque plats et retournés en dessous, et de coques en arrière. Les fleurs les plus adoptées sont la clématite et le lilas blanc mêlés avec la fleur d'oranger. M. *Sergent* fils, 58, rue Neuve-Saint-Augustin, dispose avec infiniment de goût et de talent ces fleurs délicates dans ces coiffures, dont l'exquise simplicité est le chef-d'œuvre de l'art. L'une des dernières coiffures exécutées par ce jeune artiste, dont la réputation se consolide chaque jour, non-seulement à Paris mais encore à Londres, où il vient de prendre un établissement, se composait d'un bandeau retenu par une natte qui allait rejoindre en arrière une longue coque retenue par un peigne à boules, d'une couronne en jasmin, bruyère et fleur d'oranger, et d'un voile d'Angleterre retenu sous le peigne.

Une autre coiffure se composait également de bandeaux bouffants, mais sans natte, de plusieurs coques entrelacées en arrière, d'un voile sylphide, qui recouvrait le dessus de la tête, et de branches de lilas blanc à monture souple, de la maison *Perrot-Petit*, 42, rue de la Bourse.

M. *Sergent* a fait aussi quelques coiffures de mariées avec des boucles, très courtes en avant et longues des côtés. Il s'efforce de ramener cette coiffure qui est si gracieuse et dans laquelle il excelle tout particulièrement.

Aucune autre maison, mieux que la maison *Perrot-Petit*, que nous venons de nommer, ne sait donner à ces parures de mariées la grâce sans apprêt qui doit en être le cachet. Les garnitures de chapeaux de paille qu'elle prépare en ce moment auront cette élégance et ce charme qu'elle communique à toutes ses créations. La mode vient, dans cette spécialité, de s'enrichir d'une nouvelle conquête. On fait, cette année, des fleurs giroflées d'une couleur parfaitement naturelle, qu'on n'était pas parvenu à obtenir jusqu'ici.

Madame *Perrot-Petit* vient de livrer, pour les dernières réceptions de la Cour, de charmantes coiffures en pensées et perles blanches, disposées par petites touffes, et terminées par des rangs de perles se jouant sur les épaules.

Une de ces coiffures a été fort admirée sur les beaux cheveux blonds de madame de N..., accompagnant une robe de taffetas blanc, dont les volants, bordés d'un large biais de velours mauve, étaient recouverts d'autres volants de dentelle noire.

Tandis que les mascarades de la rue ont à peu près complètement disparu, les bals costumés se sont perpétués cette année pendant toute la première partie du carême, et quelques-uns encore doivent avoir lieu après Pâques. Une brillante artiste du Théâtre-Français, déguisée en folie

avec un luxe excessif de grelots, a fait les honneurs d'une de ces fêtes donnée par un habile sculpteur.

Au bal de M. Mason, ministre plénipotentiaire des États-Unis, plusieurs toilettes ont été remarquées.

D'abord, celle de madame de C..., composée d'une robe de crêpe blanc avec quatre quilles en petits velours noirs, dont chaque quadrillé était terminé par un petit pompon de soie noire. Cette première jupe était recouverte d'une tunique de tulle parsemé de toutes petites étoiles d'or; et le corsage, formé de petit quadrillé pareil à celui des quilles et bordé tout autour de petits pompons, était terminé par un gros bouquet de boutons de roses. La coiffure était composée d'un gros nœud en tulle parsemé d'étoiles comme celui de la tunique, de petites touffes de boutons de roses, et attachée par deux épingles d'or en forme d'étoiles.

Celle de madame de R..., composée d'une robe de soie blanche ornée de bouillons de tulle jusqu'à la hauteur du genou, d'une tunique de soie verte descendant jusqu'aux bouillons, et relevée de distance en distance par des agrafes de diamants. Le corsage était en soie blanche, orné de bouillons et de revers de soie verte garnis d'Angleterre. La coiffure était une natte de velours vert et deux glands d'or retombant à gauche.

Celle de la comtesse A..., robe de moire antique bleue, bouillons de tulle bleu. Seconde jupe toute en dentelle noire allant jusqu'aux bouillons.

Cette jupe, d'un travail admirable représentant de gros bouquets de fleurs détachées, et que chacun prenait pour de la dentelle de Chantilly, est en véritable dentelle de Cambrai, sortant des ateliers de MM. *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs, qui ont porté jusqu'à un si haut degré la perfection de ce produit de leur fabrique. La garniture de la herthe bouillonnée de madame A..., et la barbe de dentelle nouée sur son épaule gauche et dont les bouts retombaient sur son bras, étaient également en dentelle de Cambrai, de même que la barbe de dentelle gracieusement enroulée autour d'une natte de velours bleu constellée d'étoiles d'or, et terminée par des nœuds de velours et un gland d'or de chaque côté.

Le même jour que la première représentation du *Retour du mari* au Théâtre-Français, avaient lieu une soirée théâtrale chez madame Nisson, née princesse Vogoridès; et chez M. Dantan jeune, une soirée de musique, avec le concours des principales célébrités, terminée par une séance de prestidigitation par Robert-Houdin, son ami.

Il y a eu spectacle chez la marquise de Pommereux, en son hôtel de la rue de Lille, où les invités étaient si nombreux qu'une grande partie d'entre eux n'a pu entendre un mot de l'opéra ou de la comédie qui se jouait.

La vogue est décidément au théâtre de salon. L'opéra de M. Charles Poisot, intitulé *Les terreurs de M. Peters*, a eu trois auditions successives chez madame de Caylus, madame Banderoli et madame la baronne d'Oazan.

Un ouvrage du même compositeur, *Les deux billets*, arrangé pour la scène d'après une arlequinade de Florian, a été représenté trois jours de suite chez madame la comtesse d'Indy et, le 4 mars, chez madame la marquise d'Aoust, où l'exécution, à part le *Scapin*, a été faible et les crinolines fort à l'étroit.

Le raout de madame la marquise de Chasseloup-Laubat a paru froid auprès de toutes les séductions offertes par la plupart des maîtres de maison à leurs invités. Désormais,

une simple réunion ne suffit plus, il lui faut un but et un attrait spécial : spectacle, danse, musique ou tours de magie.

Au concert donné par madame la baronne de Meyendorff dans son originale et élégante demeure, toute remplie de ses œuvres de peinture d'un remarquable mérite, on a été admis à entendre, au milieu de plusieurs artistes distingués, une femme du monde, admirablement belle, qui a fait *fanatisme* dans la romance du *Trovatore*.

Cette époque de transition pour la mode constitue, dans les toilettes de ville, une sorte d'anarchie qui est le moment du triomphe pour ces beaux châles longs à double ou triple bordure, à fonds unis ou à semés, à rayures ou à rosaces, indispensables aux femmes élégantes, sans lesquels n'est complète aucune corbeille de mariage, et dont nulle part on ne peut trouver un choix plus splendide que dans les magasins du *Persan*, rue de Richelieu, 78.

Rien d'absolument décidé pour les robes dont la façon varie un peu suivant le goût de chaque artiste. Madame *Judenne*, par exemple, l'une de celles qui font autorité, et que sa riche et nombreuse clientèle vient trouver, rue Bergère, 9, de même qu'elle allait rue Louis-le-Grand, fait presque toutes ses manches larges, de même que d'autres habiles couturières les font à poignets ajustés. Comme ornement, les ruches s'emploient de plus en plus pour les robes comme pour tous les autres vêtements.

Voici quelques-unes des robes sorties des ateliers de madame *Judenne* :

Une robe de taffetas vert à deux jupes. La première, garnie dans le bas d'une ruche à la vieille de la hauteur de 45 centimètres, surmontée de deux petites dentelles noires de 3 centimètres cousues pied à pied, et séparées par un petit velours vert. La seconde jupe garnie du bas comme la première, et en outre d'une dentelle noire de 42 centimètres. Le corsage orné d'une ruche à la vieille formant bretelles, garnie d'un côté d'une haute dentelle et de l'autre côté d'une ruche. Cette bretelle, allant très en diminuant jusqu'au bas du corsage, s'élargit ensuite pour garnir, en tablier, le lé du devant de la jupe qui, par conséquent, se trouve entouré d'une dentelle de 12 centimètres en dehors et d'une ruche en dedans.

Une robe de taffetas noir à deux jupes. La première garnie d'un bouillonné de taffetas de 30 centimètres. La seconde, simplement ourlée, ouverte sur les côtés et ornée d'une quille en taffetas violet. Le corsage montant à basques, avec plastron violet, et large biais autour de la basque. La manche, plissée dans l'entournure, formant pagode avec large biais au bord et quadrillé de tout petit velours noir.

Une autre en taffetas marron à deux jupes. La première tout unie. La seconde, unie aussi, ouverte sur les côtés. Deux rangées de boutons avec ganses réunissent les deux lés. Le corsage sans couture ; toutes les coutures remplacées par des ganses et des boutons très rapprochés les uns des autres. Manches très bouffantes, froncées dans toute la longueur de la couture, avec revers et jockeys.

Une autre en taffetas mauve à trois volants, moitié mauves et moitié noirs ; la partie noire dans le bas du volant. Pour dissimuler la couture, un point anglais en chenille de 6 centimètres, mauve sur la partie noire et noir sur la partie mauve. La basque Louis XV, ouverte sur les hanches, laisse un transparent noir. Le devant et tout le tour de la basque sont également garnis de taffetas noir rattaché par le même point anglais, de même que le haut et le tour de la manche pagode.

Madame *Judenne* prépare des petites basquines d'une coupe et d'un genre tout nouveaux, qui seront charmantes pour ce printemps avec les toilettes d'intérieur.

Rien ne s'assortira mieux à ces trois tissus de barège ou de mousseline de soie, à rayures satinées, que les étalages des magasins commencent à offrir à nos regards, que ces belles pailles d'Italie, ces légères et éblouissantes pailles de

riz ou ces fantaisies gracieuses, unies, à jour, blanches, de couleur ou entremêlées, que M. *Abt* fils trouve le moyen de varier à l'infini.

La variété dans le bon goût, tel est aussi le caractère d'une maison dont, à ce titre-là, nous sommes heureuse d'avoir à vous parler aujourd'hui. C'est celle de madame *Jourdain*, 60, rue Neuve-Saint-Augustin, dont nous nous félicitons d'avoir fait la connaissance, car nous lui devons de pouvoir vous indiquer de très jolies choses comme lingerie et comme confections. C'est d'abord la collection la plus complète de fichus et de berthes à longs bouts, pointus ou arrondis, en tulle bouillonné garni de dentelles de Malines ou de Bruxelles, avec quadrillés de velours ou bouclettes de rubans, ou bien encore tout en médaillons ou en entre-deux de valenciennes. Ce sont les manches assorties, presque toutes très larges et très originales de disposition ; quelques-unes en mousseline à pois avec garniture pareille qui sont d'une grande distinction comme négligé, des bonnets en mousseline ou en dentelle, d'élégants peignoirs brodés en percale ou en mousseline, des basquines de soie ornées de dentelle de jais et de petits pompons, etc.

L'usage du corset-paletot de la maison *Hippolyte* se généralise de plus en plus, car il est adopté non-seulement par toutes les personnes qui désirent être bien habillées, sans roideur, mais encore par celles qui ont horreur de la gêne et qui ont à cœur de conserver l'aisance et la souplesse de leurs mouvements. S'il en est quelques-unes qui ne l'aient pas adopté, c'est que bien certainement elles en ignorent l'existence, et c'est pour celles-là que nous en reparlons ici ; car ce modèle, créé par madame *Hippolyte* pour Sa Majesté l'Impératrice, a été combiné avec tout le soin et toute l'habileté possibles. Il est dégagé et court, s'attache par-devant au moyen d'agrafes perfectionnées et convient parfaitement pour les promenades à cheval. Madame *Hippolyte*, qui recommande spécialement à son élégante clientèle le corset-paletot, exécute d'ailleurs avec un égal succès tous les autres genres.

La maison *Violet*, 317, rue Saint-Denis, dont nous ne vous avons pas encore parlé ici, mais dont le nom vous est certainement connu comme celui d'une des meilleures fabriques de parfumerie, vient de se décider à prendre une marque de fabrique, voulant donner par là une nouvelle consécration à la bonne qualité de ses produits, et une garantie de plus aux personnes qui en font usage. Cette marque est une abeille avec cette légende : *A la reine des abeilles*.

Nous rappelons avec plaisir à nos lectrices, avec raison jalouses de conserver leur beauté, le *savon de Thridace* récompensé à toutes les expositions, et dont l'emploi est essentiellement recommandé par les membres des Académies de médecine.

La *crème Pompadour*, secret merveilleux pour le teint.

La *crème Lavallière* (gelée brillante), qui remplace avec avantage toutes les bandolines, et qui, au lieu de durcir et de dessécher les cheveux, les rend souples et les fait épaissir.

Comme pommade, la *crème duchesse* fluidifiée aux huiles vierges, pour l'entretien et l'embellissement de la chevelure.

Et, comme parfums, ces essences douces et suaves qui ne produisent qu'une sensation agréable, sans avoir sur le cerveau et sur les nerfs aucune action irritante et fâcheuse. Telles sont : La *violette de Parme*, le *bouquet de l'Impératrice Eugénie*, et le *bouquet favori de la reine Isabelle*.

Paris vient, pour la seconde fois, de recevoir une ambassade siamoise. Les ambassadeurs sont au nombre de quatre. Ils sont encore très jeunes. Ils ont les cheveux noirs et le teint très cuivré. Leurs vêtements, en tout point semblable à ceux des Chinois, sont taillés dans des étoffes de soie bariolées de grands dessins d'une forme très originale. La première ambassade, on le sait, avait été

adressée à Louis XIV, et Voltaire racontait, dans l'histoire de ce règne, l'étonnement qu'éprouvèrent les Parisiens à l'aspect des costumes orientaux.

Depuis ce temps, ils se sont bien familiarisés avec ce spectacle; et l'un de ceux qu'ils ont été appelés à voir dans ces derniers temps était presque impossible à prévoir. Ils assistaient, il y a moins de deux mois, aux funérailles d'une reine de l'Inde (Malka Kachwar) qui, après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, est venue s'éteindre dans un hôtel garni de la rue Laffitte. Une foule nombreuse contemplait le fils de cette reine, le prince Mirza-Mohammed-Hamid-Allie, dont le splendide costume rendait plus frappante encore la poignante douleur, et qui, se soutenant à peine, marchait appuyé sur le bras du général d'Orgoni; et un mois plus tard, c'était au convoi de ce jeune prince lui-même, que le général accompagnait cette fois le nouvel héritier présomptif du royaume d'Oude, neveu du défunt.

On annonce pour le 5 avril prochain une fête brillante, donnée par M. Gudin, au château de Beaujon, au profit de l'œuvre de Notre-Dame-des-Arts, destinée à donner de l'éducation et un asile aux orphelines d'artistes et de gens de lettres.

M. Alexandre Dumas père prépare, pour cette solennité, une comédie qui sera jouée par des amateurs, et précédée d'un concert auquel prendront part plusieurs célébrités musicales.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 524.

TOILETTE DE DÎNER. — Coiffure en dentelle noire formant un peu la Marie-Stuart, ornée d'un côté d'une rose avec une branche, et de l'autre d'un nœud en dentelle avec deux bouts très légers et flottants.

Robe en taffetas, ornée de nattes et de glands en passementerie et de dentelle.

Le corsage est décollé carré; il se termine en pointe.

Le bord du corsage est orné d'une natte; à chaque angle se trouve une natte nouée et terminée par deux glands.

Trois nœuds semblables garnissent le devant.

Les manches sont ouvertes devant en s'arrondissant; elles n'ont pas de plis formés.

Une natte borde le tour des manches. Une cordelière les retient et se termine par deux glands.

Une dentelle noire borde le corsage et le tour des manches.

La jupe est double; celle de dessus s'arrête à mi-jupe. Une natte garnit le bas de chaque jupe, formant des ondulations relevées sous des nœuds à glands.

Une dentelle blanche forme chemisette.

La sous-manche est composée d'un bouffant de tulle, garni d'une dentelle au bas.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en velours grec noir, orné de dentelle noire, de plumes noires et de grenades.

La passe, le bandeau de calotte et la calotte sont tendus.

Une dentelle noire retombe en voilette sur le front et redescend de chaque côté jusque sous le menton.

Sur chaque côté une grande plume retombe en arrière sur le bavolet, qui est bordé de dentelle.

Sous la passe il y a des touffes de grenades.

Ruches en blonde. Ruban n° 22 noir, à bords écossais.

Robe en moire antique, garnie de velours et d'une petite guipure.

Corsage montant, boutonné devant, formant au bas le gilet et derrière le postillon. (On appelle ainsi une petite basque qui prend à rien sous le petit côté et vient former derrière une basque arrondie ayant deux gros plis et deux glands indiquant le creux de la taille.)

Sur le corsage il y a, à partir de chaque pointe du gilet, un revers formant berthe derrière, sur lequel sont cousus des ornements en velours.

La manche, courte à la saignée, très longue derrière, sans plis à l'emmanchure et très large du bas, est garnie du même ornement en velours; elle est de plus bordée d'une petite guipure.

La jupe est ornée de chaque côté d'un montant en velours noir. Col en guipure.

Sous-manches composées de deux bouffants en mousseline blanche, garnis chacun d'un volant en guipure.

A V I S.

Nos abonnés, dont l'abonnement expire dans le mois où ils reçoivent la visite de nos voyageurs, sont priés de payer leur abonnement au moment où ils le renouvelleront. Cette mesure, qui nous épargne des frais d'encaissement souvent coûteux, n'apporte aucun changement dans le prix du journal qui reste le même, malgré l'augmentation considérable de tous nos frais. Nos abonnés savent d'ailleurs que tous les abonnements aux journaux politiques, scientifiques ou littéraires, se paient EXPRES- SÈMENT d'avance; il n'y a donc pas de raison pour que les journaux de mode, dont les bénéfices sont bien moindres et qui ont relativement des dépenses plus fortes à supporter, soient placés dans une condition moins favorable.

Depuis quinze ans que nous existons, nous avons fidèlement rempli tous nos engagements envers nos abonnés: le passé leur répond de l'avenir. Nous croyons dès lors avoir acquis des droits réels à leur confiance, et nous espérons qu'ils ne nous confondront pas avec ces journaux éphémères, dont la spéculation a consisté à faire autant de dupes que d'abonnés.

MAISON LASSALLE ET C^{ie},

37, rue Louis-le-Grand et boulevard des Capucines, 1.

La maison *Lassalle et comp.* prépare le bulletin qu'elle a l'habitude de publier à chaque renouvellement de saison; mais, fidèle à la loi qu'elle s'est imposée de ne donner à ses commettants que des renseignements précis, résultat d'investigations sérieuses, elle attend que la mode soit un peu plus fixée. Elle est néanmoins, dès maintenant, en mesure de faire, avec le discernement éclairé qui la caractérise, les achats de quelque nature qu'ils soient dont on voudrait la charger, et de répondre aux questions qu'on désirerait lui adresser, soit sur les tendances de la mode en général, soit sur quelque objet spécial.

Cette maison, si honorablement et depuis si longtemps connue, excelle tout particulièrement, on le sait, dans la composition des corbeilles de mariage, dont le soin est confié à une jeune femme intelligente et distinguée.

BLUETTES ET BOUTADES.

* La reconnaissance exagérée pour un premier bien-fait sert de préface à la demande d'un second.

** Je conçois que les égoïstes puissent trouver le monde fort laid; ils n'y voient qu'eux.

** Il ne faudrait parler de ses ennemis qu'alors qu'on a du bien à en dire.

** On découvre plus vite les défauts d'un honnête homme que les vices d'un fripon.

** On salue plus volontiers une connaissance en voiture qu'un ami à pied.

J. PETIT-SENN.



JEANNE D'ARC.

La France était envahie par ses ennemis, la misère, la dépopulation étaient au comble ; Charles VII errait de ville en ville ; hors des villes et des bourgs fortifiés il n'y avait plus de maison debout de Laon jusqu'en Allemagne ; rien ne semblait pouvoir soustraire Orléans aux Anglais, quand cette jeune fille parut.

C'était une paysanne de seize à dix-sept ans, d'une taille noble et élevée, d'une physionomie douce mais fière, d'un caractère remarquable par un mélange de candeur et de force, de modestie et d'autorité, qui ne s'est jamais trouvé au même degré dans aucune créature ; d'une conduite enfin qui faisait l'admiration de toutes les personnes qui l'avaient connue. Jusqu'à l'âge de treize ans elle avait mené une vie toute pastorale dans le hameau qui l'avait vue naître ; conduisant les troupeaux de son père, en s'occupant à filer le chanvre et la laine, puis aux jours de fête ornant de fleurs et de guirlandes la chapelle du village de Domrémy. Telle fut la puissance que Dieu suscita tout à coup pour lever le siège d'Orléans, faire sacrer le roi dans une ville occupée par les Anglais, et contraindre leurs armées, si longtemps triomphantes, à abandonner la France.

Les obstacles qu'elle eut à surmonter d'abord ne fatiguèrent point son courage ; obligée de parcourir

une route de 150 lieues pour se rendre auprès de Charles, elle se fit reconnaître de lui à un signe ou à une confiance qui ne laissa point de doute au roi sur

sa mission. Depuis ce temps-là, tous ses jours furent marqués par les plus brillants faits d'armes. Jeanne combattit près de Dunois, de Saintrilles, de la Hire, et remporta partout la palme de la valeur. L'étendard de Jeanne d'Arc fut toujours où était le danger. En peu de mois toutes ses prédictions s'accomplirent. Blessée à la défense d'Orléans d'une flèche qui lui traversa l'épaule, elle l'arracha de ses mains, retourna quelques minutes après au milieu des combattants et acheva la dérouté des Anglais. Charles devait être sacré à Reims, elle lui en ouvrit le chemin. A compter de ce moment, la puissance des Anglais, ébranlée, chancelante, ne sembla plus digne d'intéresser à sa chute une puissance plus qu'humaine.

La mission héroïque de Jeanne d'Arc était finie ; il ne lui restait plus qu'à la couronner par le martyre.

Après quelques nouveaux prodiges de valeur à la défense de Compiègne, elle tomba

dans les mains des Bourguignons qui la livrèrent à ses implacables ennemis. Elle fut jugée et condamnée, et monta sur le bûcher avec la résignation d'une sainte.



Jeanne d'Arc sur le bûcher.



SÉBASTIEN GOMEZ

Le mulâtre de Murillo.

C'était par une matinée du mois de juin 1658. Le soleil s'élevait à peine au-dessus de l'horizon et tout Séville était encore plongé dans le repos, lorsque plusieurs jeunes gens de quinze à vingt ans au plus se réunirent devant la porte d'une jolie maison, située sur la place du couvent de San-Francisco.

Après s'être salués de part et d'autre, l'un d'eux frappa à cette porte, et au bout de quelques instants un vieux nègre vint ouvrir.

— Bonjour, Gomez, dirent-ils presque tous à la fois; le maître est-il déjà levé?

— Pas encore, mes jeunes seigneurs, répondit le nègre d'une voix sourde.

— Et son fils?

— Le senor Gaspar fume une cigarette dans le jardin en compagnie du senor Mendez Ozorio, fit le nègre d'un air de plus en plus assoupi.

— Comme vous bâillez, Gomez, lui dit Pedro; on croirait que vous dormez encore.

— En vérité, senor Pedro, je ne sais pas au juste si je suis éveillé.

— Fi! le paresseux! s'écrièrent les jeunes gens tous ensemble, et ils se précipitèrent tumultueusement dans l'atelier en se dirigeant vers leurs chevalets respectifs.

— Paresseux! répéta le nègre, qui les suivait; paresseux? j'ignore ce que signifie ce mot-là, mes jeunes seigneurs; mais je sais fort bien que si j'étais maître au lieu d'être esclave, je dormirais sans interruption; c'est si agréable!

— Par saint Jacques de Compostelle, voilà qui est étrange, exclama Suarez, qui venait d'ouvrir sa boîte à couleurs pour y prendre sa palette; qui de nous est resté le dernier dans l'atelier?

— Est-ce que tu dors encore comme Gomez? répliqua Antolinez. As-tu oublié que nous sommes partis tous à la fois?

— Gomez, quelqu'un a-t-il pénétré dans l'atelier depuis que nous en sommes sortis? demanda Tobar, en regardant son chevalet.

— Oh! c'est le Zombi qui est encore venu faire des siennes, dit Gomez, avec tous les signes d'une frayeur extrême.

— Le Zombi, le Zombi! reprit Suarez d'un air dépité. Que ne puis-je mettre la main sur votre Zombi! je le secouerais d'importance jusqu'à ce qu'il lui plût de s'expliquer avec moi. Messieurs, c'est une très mauvaise plaisanterie que celle que l'on se permet à mon égard. Vous savez tous que par habitude c'est moi qui nettoie le mieux ma palette, et je la retrouve encore aussi grasse que si je venais de m'en servir à l'instant. Tiens! voici une tête dessinée sur ma toile, ajouta-t-il, en arrivant devant son chevalet.

— C'est le portrait du curé Issemby, s'écria Cordova. N'est-il pas vrai, mes amis, regardez donc!

— Oui! oui! c'est bien cela! quelle ressemblance! il est vraiment frappant! fit-on de toutes parts.

— Et voyez donc ici, sur mon tableau, dit Dacosta. On y a peint une charmante figure d'enfant. Ah çà!

mais il est temps qu'on en finisse avec cette vieille comédie: elle est usée.

— C'est le Zombi, murmura Gomez.

— Parbleu, si c'est le Zombi qui dessine toutes les figures que nous trouvons chaque matin sur nos toiles, remarqua Villavicenzio, il devrait bien aussi, puisqu'il se mêle de tout, avoir la bonté de peindre la tête de la Vierge sur ma descente de croix. Je ne puis parvenir à lui donner l'expression que doit avoir la mère de Dieu. Depuis huit jours, je ne fais qu'effacer la tête que j'ai tracée la veille.

Tout en parlant ainsi, Villavicenzio était venu se placer devant son chevalet d'un air indifférent. Soudain il poussa un cri, puis resta stupéfait et immobile.

— Regardez donc Villavicenzio, fit Pedro; le voilà métamorphosé en statue.

Comme il continuait à garder le silence, tous les élèves se levèrent de leurs sièges, et s'approchant de son chevalet, ils demeurèrent muets comme lui.

Au milieu du tableau de Villavicenzio, au pied de la croix, où le jeune Espagnol avait biffé la veille au soir la tête de la Vierge composée par lui, on en avait peint une autre. Ce n'était qu'une esquisse, mais l'expression en était si belle, si pure, les contours si fins, le coloris si vif, que toutes les autres figures du tableau s'en trouvaient obscurcies.

— Comme c'est beau! s'écrièrent tous les élèves extasiés.

— Qui donc a pu peindre cette tête? observa Suarez. Aucun de nous, assurément, à moins que ce ne soit Gaspar.

— Qui parle de Gaspar? interrompit gaiement un jeune homme de seize ans, qui entra dans l'atelier avec Mendez Ozorio, et que tout le monde salua à la fois.

— Fi! Gaspar, quel caractère dissimulé que le tien! reprit Pedro. Ton père se plaint de ce que tu préfères les lettres à la peinture, et voilà que tu sembles prendre plaisir à renverser le cours ordinaire des choses, en peignant la nuit et en étudiant le jour.

— Qui m'accuse de peindre la nuit? demanda Gaspar en riant.

— Tiens, vois! crièrent au même moment tous ses camarades, tous ceux du moins dont les toiles étaient garnies de têtes, de mains ou de bras, qu'ils n'avaient point dessinés.

Après un examen des plus attentifs, Mendez leur dit avec un air des plus sérieux:

— Sur mon honneur, mes amis, ce n'est point là l'ouvrage de Gaspar.

— Pour parler avec cette assurance, tu dois avoir un motif! demanda Yerez.

— Il est bien simple. Gaspar n'est pas capable...

— De nous jouer un tour? interrompit Tobar.

— De peindre aussi bien, poursuivit Ozorio.

Ces paroles excitèrent de bruyants éclats de rire parmi les élèves.

— Alors c'est toi, Ozorio! cria-t-on de tous côtés.

— Je m'estimerais trop heureux de posséder un talent pareil, répondit Ozorio; mais ce n'est pas moi non plus. D'ailleurs, je ne suis plus d'un âge à me lever toutes les nuits pour l'unique agrément de vous faire une plaisanterie.

— Mais qui cela peut-il être?

— Le Zombi, grommela de nouveau Gomez.

— A l'ouvrage, mes amis, à l'ouvrage! s'écria Gaspar, en portant les yeux au plafond. J'entends mon père qui se lève, et sa toilette est bientôt faite. Quant à moi, je me sauve pour éviter sa rencontre.

— Où vas-tu?

— Terminer quelques vers que je compose sur le *senor* Ozorio.

— Je suis né pour être la victime du père et du fils, fit Ozorio en riant. Dans ma jeunesse, Murillo me pinçait et me chatouillait pour me faire crier ou rire et me prendre pour modèle, selon la coutume de Velasquez avec ses paysans. Maintenant que je suis plus âgé, son fils me persécute avec sa poésie, que mes oreilles sont lasses d'entendre du matin au soir. Ses petits enfants m'épargneront, je l'espère, à moins toutefois qu'ils ne me régalent de musique, moi qui ne suis pas musicien le moins du monde.

— Sébastien, Sébastien, Sébastien!

A cet appel des élèves cent fois répété, un pauvre petit mulâtre accourut dans l'atelier.

— Me voici, mes seigneurs, dit-il, tout tremblant.

— Sébastien, de la toile fraîche, fit l'un; Sébastien, de l'huile! s'écria un autre; Sébastien, ma palette! Sébastien, un peu de jaune; Sébastien, un peu de rouge; Sébastien, un peu d'ocre! Allons, Sébastien, vite, vite!

Ne pouvant obéir à tant d'ordres à la fois, le pauvre petit mulâtre courait de l'un à l'autre, injurié, maltraité, parce qu'il ne les servait pas tous en même temps.

— Eh bien, qu'est-ce donc? on dirait que l'atelier est en feu! — Ces paroles, articulées du ton le plus grave, ramenèrent incognito le silence, et chacun s'inclina devant le nouveau venu.

C'était un homme de quarante ans environ, à la figure noble, un peu fière, et revêtu d'un costume d'une élégance extrême.

— Voyez, *senor* Murillo! dit Villavencio, en montrant sa toile.

— Bravo! c'est fort bien, Villavencio! répliqua le maître. Tu fais des progrès remarquables.

— Maître, ce n'est pas moi qui ai peint ceci! reprit Villavencio, avec un air de regret.

— Tant pis; mais qui est-ce donc? ajouta Murillo. Voyons, parle, qui est-ce? continua-t-il avec impatience, car c'est admirable. Quel ton, quelle fraîcheur, quel coloris, quelle délicatesse de pinceau! Mes amis, je ne crains pas de le prédire, celui qui a peint cette tête de la sainte Vierge sera un jour notre maître à tous. Eh bien! pas un mot? Tout le monde reste muet? Aucun de vous ne veut se déclarer l'auteur de cette figure? Si c'était moi, je n'hésiterais pas une minute, et, par saint Jacques de Compostelle, je voudrais bien l'avoir faite. Est-ce toi, Pedro?

— Non, *senor*.

— Toi, Suarez?

— Hélas! non.

— Serait-ce Gaspar par aventure?

— Il l'a nié, *senor* Murillo! fit Yerez.

— En ce cas, nous devons le croire, répondit Murillo. Mais qui est-ce donc? Cette tête n'est pas venue se placer d'elle-même au milieu de la toile de Villavencio.

— Par notre très sainte Vierge, *senor* Murillo, dit

Cordova, le plus jeune des élèves, s'il faut s'en rapporter à Gomez et au petit Sébastien...

— Eh bien?

— Ce serait le Zombi qui... — Cordova fut interrompu par un rire général. Oui, moquez-vous de moi, ajouta-t-il vivement, mais vous serez obligés de convenir que depuis quelque temps il se passe ici des choses... des choses qui n'arrivent pas tous les jours.

— En effet, car elles arrivent pendant la nuit, répliqua Villavencio.

— Qu'arrive-t-il pendant la nuit? demanda Murillo, sans détacher son regard de la tête de la madone, si merveilleusement peinte.

Cordova reprit la parole.

— Selon vos intentions, *senor*, nous ne quittons jamais l'atelier sans avoir auparavant tout mis en ordre, nettoyé nos palettes, lavé et séché nos pinceaux, redressé nos chevalets, retourné nos toiles. Eh bien! *senor* Murillo, depuis à peu près un mois, nous retrouvons chaque matin le pinceau de l'un d'entre nous imbibé de couleur, et la palette d'un autre toute barbouillée. Tantôt c'est un bras, simplement esquissé la veille au soir, qui s'offre à nos yeux tout à fait achevé; tantôt c'est un diable qui ricane dans le coin d'un tableau, en nous montrant ses cornes. D'autres fois, c'est la tête d'un ange, celle d'un vieillard, le profil d'une jeune fille ou la caricature d'un étranger qui le jour précédent est venu visiter l'atelier. Bref, *senor* Murillo, je n'en finis pas, si je voulais vous raconter un à un les faits surnaturels dont ce lieu est témoin toutes les nuits.

— Gaspar serait-il somnambule? demanda Villavencio à son maître.

— Non; et quand bien même, comment admettre qu'il peindrait mieux la nuit avec les yeux fermés que le jour avec les yeux ouverts? Non, mes jeunes amis, celui qui a peint cette tête est beaucoup plus qu'un élève, beaucoup plus qu'un imitateur. C'est incorrect, incomplet; mais ce pinceau révèle le feu sacré du génie. N'importe, il sera facile d'en découvrir l'auteur. Sébastien!

— Ah! *senor*, si vous espérez tirer quelque chose de Sébastien, reprit Villavencio, je puis vous certifier qu'il en sait tout aussi peu que nous; mais non, j'ai tort; il prétend que c'est Zombi.

— C'est ce que nous verrons bientôt. Sébastien!

— Me voici, maître! dit le petit mulâtre, qui dès le premier appel s'était empressé d'accourir.

— Ne t'ai-je pas ordonné de dormir ici toutes les nuits?

— Oui, maître!

— Est-ce que tu m'obéis exactement?

— Oui, maître!

— Alors, dis-nous qui vient dans cet atelier la nuit, ou le matin avant l'arrivée de mes élèves? qui? voyons, répondez!

— Personne, maître! répliqua le petit mulâtre tout effrayé, en tirant les boutons de sa veste.

— Personne? Tu mens, infâme coquin; tu mens! Est-ce que tu n'as pas des yeux, tout comme moi?

Et Murillo désignait la tête de la Vierge dessinée sur la toile de Villavencio.

— Personne... excepté moi... maître, je vous le jure! ajouta Sébastien, les mains jointes.

— Eh bien, écoute! dit Murillo d'un air sérieux et



33.

324

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffes de M^{me} Bernard, r. de Rivoli, 162. Modes de Camille Bayol, Ch^{se} de l'Antin, 2^{me} Fleurs
 et Aimee Perrot, r. de Meunier, 3. Dentelles de G. Violard, Passermenterie et Rubans à la Ville de Lyon, Ch^{se} d'Antin, 11.
 Mouchoirs de Chapron, 11, Rue de la Paix.

Corsets de M^{me} Hippolyte f. b. de S. M. l'Impératrice, r. de la Harpe, 102. Parfums de Sograud f. b. de S. M. l'Empereur et des Cours Étrangères.
 Chiffes pour Assomblément de Oesroque, Rues rue de Richelieu, 102. Couverts de la M^{me} de Commission, Savalle et C^{ie}, L. le Grand, 57.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON, at the Publisher's Office, 25, Abchurch Lane, Street, John. NEW-YORK, Putnam & C^o General Agents.

MADRID, P. J. de la Pena

...le vent s'élève, le vent s'élève que
l'orage. Tu n'entends? je
de dormir, tu veilleras,
ne dortes pas le combat
portage coupé de lumière par moi
de toi, est impossible. Rêve
Mais la murmure,
comme à objecter, ne te gêne p
...
...je voulais seulement vous
avec des larmes dans les yeux
prochain tout reste en
pour les tableaux de vos élève
...
...ce est différent. Au lieu de
des noces traite. Vultu qui
temps, mes amis!
...commença, et pendant ce
comme régné dans l'atelier.
...l'indouane de Marillo
...bruit sa brillante renommée
...de son soufflet qu'un de ses élève
...la maîtresse parle profane en
...elle considérait comme profane
...il peut rapport à la peinture.
...de Marillo est quitté l'atelier,
...travail se dévouer du motif
...de son maître. Si pendant sa
...accout sous l'œil du maître, s
...de la mort de la vie; on eût d
...études se terminent. Ce jo
...dans les élèves étaient
...attendant l'attention du maître lui
...de son naturellement de nouve
...de son sens qui chaque mo
...également ensuite chaque
...l'œuvre.
...Sebastien à présent, Sebastien
...dit que la porte se fu
...dit que le bruit de ses pas ent
...dit de leur pourquoi, lorsque
...dit tout à l'heure sur notre pen
...dit qu'il répondit comme à nous,
...dit que cette réponse n'aurait
...dit pour l'œuvre, répliqua Sé
...dit l'instar de celle des élève
...dit l'œuvre depuis la sortie du m
...dit lui, je l'assure que deman
...dit que parle avec ton Zombi! fit M
...dit que parle pas tout de Zombi,
...dit l'œuvre, comme s'il avait peu
...dit comme il s'est vengé sur le bra
...dit; il est au moins d'une dem
...dit.
...dit à mess, Mendez, ob
...dit sur le cheval de son voi
...dit le bras est trop long, j'en com
...dit est ce Zombi!
...dit, oui, Sebastien; dis-nous qu
...dit dans vous ressemble.
...dit que n'ai jamais vu; mais mon
...dit que plus, fier de son grand-pè
...dit l'œuvre, que c'est un fantôme
...dit que toutes les nuits vient visi
...dit de l'espèce brunoine.

d'une voix solennelle. Je veux savoir qui a peint cette tête de la Vierge. Tu m'entends? je le veux. Cette nuit, au lieu de dormir, tu veilleras, et si d'ici à demain tu ne découvres pas le coupable, je te ferai administrer vingt coups de lanière par mon majordome, qui, tu le sais, est impitoyable. Réfléchis bien à ce que je te dis. Mais tu murmures, je crois? Si tu as quelque chose à objecter, ne te gêne pas, parle... je t'y autorise.

— Maître, je voulais seulement vous demander, fit Sébastien avec des larmes dans les yeux, ce qui arrivera, si la nuit prochaine tout reste en ordre, et si l'on retrouve les tableaux de vos élèves tout à fait intacts?

— Ah! ceci est différent. Au lieu de vingt coups de lanière, tu en recevras trente. Voilà qui est entendu...

— A l'ouvrage, mes amis!

La leçon commença, et pendant ce temps le plus profond silence régna dans l'atelier.

Tel était l'enthousiasme de Murillo pour l'art, auquel il devait sa brillante renommée et sa fortune, qu'il n'eût pas souffert qu'un de ses élèves se permit d'émettre la moindre parole profane en sa présence; et le maître considérait comme profane toute parole qui n'avait point rapport à la peinture.

Dès que Murillo eut quitté l'atelier, il sembla que chacun voulût se dédommager du mutisme forcé auquel il avait été condamné. Si pendant sa présence tout paraissait mort sous l'œil du maître, son départ était le signal du retour de la vie; on eût dit que les chevaux eux-mêmes se ranimaient. Ce jour-là, comme les pensées de tous les élèves étaient occupées du sujet qui avait excité l'attention du maître lui-même, la conversation roula naturellement de nouveau sur les gracieux et beaux dessins qui chaque matin ornaient les toiles, et disparaissaient ensuite chaque nuit pour faire place à d'autres.

— Dis-nous à présent, Sébastien, recommença Villavencio, dès que la porte se fut refermée sur Murillo et que le bruit de ses pas eut cessé de se faire entendre, dis-nous pourquoi, lorsque le maître t'a questionné tout à l'heure sur notre peintre mystérieux, tu ne lui as pas répondu comme à nous, c'est le Zombi?

— Parce que cette réponse m'aurait valu un châtiement, senor Villavencio, répliqua Sébastien, dont la langue, à l'instar de celle des élèves, parut avoir recouvré sa liberté depuis la sortie du maître.

— Eh bien, je t'assure que demain matin tu n'en seras pas quitte avec ton Zombi! fit Mendez.

— Ne parlez pas mal du Zombi, senor Mendez, reprit Sébastien, comme s'il avait peur, car voyez de quelle manière il s'est vengé sur le bras droit de votre saint Jean; il est au moins d'une demi-aune plus long que l'autre.

— Sébastien a raison, Mendez, observa Pedro, en se penchant sur le chevalet de son voisin.

— Le bras est trop long, j'en conviens. Mais dis-nous qui est ce Zombi?

— Oui, oui, Sébastien; dis-nous qui est ce Zombi? s'écrièrent-ils tous ensemble.

— Je ne l'ai jamais vu; mais mon père, qui ne l'a pas vu non plus, tient de son grand-père, qui ne l'avait pas vu davantage, que c'est un fantôme, un méchant esprit, qui toutes les nuits vient visiter la terre pour le malheur de l'espèce humaine,

— Que ne suis-je en état d'exécuter le jour ce qu'il exécute la nuit! soupira Tobar. Sébastien, donne-moi un peu de jaune.

— Ne trouvez-vous pas votre tableau assez jaune comme cela? répondit Sébastien.

— Et le mien, Sébastien, est-il trop jaune également? demanda Yerez.

— Au contraire, senor, le vôtre est trop bleu... d'un bleu trop dur, trop sombre. Les eaux de votre lac, vos arbres, vos prairies, tout est bleu. Est-ce avec intention que vous employez de préférence cette couleur?

— Non certainement, dit Yerez.

— On serait tenté de le croire, acheva Sébastien.

— Voilà qui est singulier! ce petit esclave, avec son air niais et simple, est vraiment aussi malin qu'un singe.

— Parbleu, est-ce qu'un nègre est autre chose qu'un singe? fit Villavencio.

— Avec un léger mélange de perroquet, ajouta Tobar.

— A cette différence près que le perroquet ne fait que répéter ce qu'il entend, répondit Pedro, tandis que Sébastien pense et parle par lui-même.

— Absolument comme le perroquet, qui tout en s'essayant à parler, rencontre quelquefois juste, observa Tobar.

— Ainsi donc, tu te mêles aussi de juger nos tableaux? reprit Villavencio.

— Oh! je ne redis que les opinions émises par la bouche du maître, répliqua Sébastien avec un regard si assuré que chacun des auditeurs dut nécessairement croire à la vérité de son assertion; car moi, je ne suis qu'un singe, un perroquet... un esclave! Et ce dernier mot était accompagné d'une telle expression de tristesse, qu'aucun des jeunes gens, malgré l'insouciance et la frivolité habituelles de leur caractère, ne put se défendre d'une certaine émotion.

— Sébastien, que tu es donc un être bizarre et étrange! dit Pedro, en lui tirant amicalement l'oreille. Adieu; ne manque pas d'attraper le Zombi, sinon gare à tes reins, mon garçon!

— Attrape le Zombi, sinon gare à tes reins! répétèrent-ils tous, en quittant l'atelier. Adieu, Sébastien; bonne chance, nos compliments au Zombi.

— Le Zombi, le Zombi! fit Sébastien, dont les yeux suivaient le dernier sortant des élèves; ces chrétiens ne connaîtront-ils donc jamais la pitié?

Après ces mots, prononcés du même accent que tout à l'heure celui d'esclave, Sébastien se mit à épousseter et à ranger dans l'atelier. La nuit l'ayant surpris au milieu de cette occupation, il alluma une lampe, et jetant autour de lui un regard plein de trouble et de crainte pour s'assurer qu'il était seul, il s'approcha du chevalet de Villavencio. Mais lorsqu'il contempla la tête de la Vierge, dont l'origine merveilleuse avait frappé tout le monde, ses yeux lourds et abattus, les traits fatigués de son visage se ranimèrent subitement, ses membres reprirent leur élasticité orientale, et tout en murmurant ces paroles du maître: Je voudrais bien l'avoir faite!... « il sembla être absorbé dans une sainte extase. »

Son immobilité durait depuis longtemps, quand une main qui vint se poser sur son bras, l'arracha tout à

coup à la rêverie dans laquelle il était plongé, et lui fit pousser un cri d'épouvante.

— Sébastien, lui dit une voix douce et amicale.

— C'est vous, mon père? fit Sébastien, en levant les yeux sur un nègre de haute taille qui se tenait devant lui.

— Que fais-tu là, mon fils?

— Rien, mon père. Je considère ce tableau.

— Sébastien, reprit le vieux nègre, et il enveloppait son fils d'un regard où se peignait une inquiétude fiévreuse, j'ai entendu les recommandations que t'ont faites les élèves au moment de leur départ. Tu es ici pour veiller?

— Oui, mon père, répliqua le jeune mulâtre.

— Et le Zombi, ajouta le vieillard, en promenant un œil anxieux autour de l'atelier dont la faible lueur de la lampe rendait l'aspect plus lugubre encore.

— Oh! je ne le crains pas, dit Sébastien, avec un sourire involontaire d'incrédulité.

— Prends garde, mon fils, ne raille pas, poursuivit le vieux nègre, dont les jambes tremblantes étaient prêtes à se dérober sous lui. N'outrage point le Zombi. S'il t'emportait, que deviendrait le pauvre Gomez? Je vais rester avec toi. J'ai bien peur, mais n'importe. Qu'il nous enlève tous deux, si tel est son bon plaisir.

— Mon bon père, observa le mulâtre, il n'existe point de Zombi; c'est une vieille superstition de notre patrie. Sa révérence le père Ambroise, qui vient souvent ici, ne vous l'a-t-il pas affirmé également? et vous devez le croire. C'est un saint homme qui n'avancerait pas ce qui n'est point vrai.

— Mais toutes ces têtes, et notamment celle de la sainte Vierge qui les a tous jetés dans le ravissement, à commencer par le maître lui-même dont l'admiration est à son comble, qu'est-ce qui peut les avoir dessinées, si ce n'est le Zombi?

— Vous l'apprendrez plus tard; à présent, laissez-moi seul, je vous en prie.

— Prière inutile; je ne te quitterai pas. Songe donc, mon enfant, que tu es mon seul bien. Les blancs ont des maisons, de l'or... ils ont la liberté... la liberté, mon fils!... Mais que dis-je? tu ne connais pas cela; tu es né esclave, tandis que moi... je le suis devenu! Moi... j'étais né libre, Sébastien!

— Oh! que vous avez raison, mon père! C'est horrible d'être un esclave! soupira Sébastien, en versant d'abondantes larmes.

— Oui, c'est horrible! répéta le vieux nègre. C'est horrible d'être privé de l'espoir de voir un jour tomber ses chaînes! Ah! Sébastien, que je plains ton misérable sort!

— Mon père! dit le jeune mulâtre en élevant les yeux vers la coupole vitrée de l'atelier, à travers laquelle scintillaient les étoiles du ciel, là-haut vit un Dieu, qui est miséricordieux pour tous, pour le nègre comme pour le blanc, pour l'esclave comme pour le maître. Prions-le, il nous entendra et nous exaucera.

— Mais un miracle seul pourrait nous sauver.

— Dieu peut faire des miracles, mon père!

— Hélas! mon fils! il n'en fait plus aujourd'hui, surtout en notre faveur!

— Qui sait, mon père! sa révérence prétend que le chrétien ne doit jamais douter. Voyons, retirez-vous maintenant; allez vous reposer. Dormez bien, et ayez

confiance en moi. Vous le savez, je ne suis plus un enfant; j'ai quinze ans. Bonne nuit, mon père!

— Bonne nuit, mon fils! et que Dieu fasse un jour de toi un homme libre!

— A vous d'abord d'être libre, mon père! Ne venez-vous pas de me dire vous-même que je suis né esclave et que je me suis habitué à mon sort en grandissant. Bonne nuit, mon père!

— Bonne nuit, reprit le nègre en se résignant enfin à partir; bonne nuit!

Dès que Sébastien fut seul, il s'échappa de sa poitrine une exclamation de joie; puis se remettant aussitôt, il s'écria tristement: «Vingt coups de lanière, si je me tais; trente, si demain matin les tableaux ne sont point chargés de nouveaux dessins, et vingt-cinq peut-être si le coupable est découvert. Pauvre esclave, pourquoi t'être bercé de pareils rêves? Il faut les oublier, les bannir de ta folle imagination. Ah! je me sens tout engourdi, ajouta-t-il en bâillant. Je vais prier Dieu, il m'inspirera.»

Et Sébastien s'agenouilla sur la natte qui lui servait de lit; mais épuisé de fatigue par suite du travail de la journée et de plusieurs nuits passées sans dormir, il tomba bientôt au pied d'une colonne de marbre, et ne se réveilla que lorsque les premiers rayons du soleil pénétrèrent dans l'atelier. La cloche du couvent de San-Francisco sonnait trois heures et demie, au moment où il se frottait les yeux et étirait ses bras pour chasser tout à fait le sommeil. «Allons, dormeur éternel, se dit-il, il est temps que tu te lèves; tu as encore trois heures devant toi... trois heures qui t'appartiennent... trois heures pendant lesquelles tu es ton maître. Mets-les bien vite à profit, pauvre esclave. Tu reprendras assez tôt tes chaînes. Courage! pendant trois heures tu peux faire ce qu'il te plaît. Vite, vite!» Il se plaça tout dispos et tout frais devant la toile de Villavencenzo. «Effaçons d'abord toutes ces figures.» Il prit un pinceau, le trempa dans l'huile et découvrit la tête de la sainte Vierge, qui, illuminée tout à coup par les premières clartés de l'aube naissante, lui apparut encore plus suave et plus gracieuse. «L'effacer, se dit-il, après avoir réfléchi un moment en souriant à sa belle création de la nuit précédente. L'effacer! ils ne l'ont point osé malgré toutes leurs railleries, et j'aurais plus de courage qu'eux! Non, non! plutôt un million de coups de lanière... plutôt la mort s'il le faut!... Cette tête est vivante... elle respire... elle parle! Si je l'effaçais, il en jaillirait du sang à coup sûr; ce serait un meurtre. Non, achevons-la au contraire!»

A peine Sébastien avait-il prononcé ces paroles, que déjà sa main était armée de la palette. Il mélangea ses couleurs et se mit au travail.

«Et cependant il me faut l'effacer absolument; avant le lever du maître et l'arrivée de ses élèves, il me reste le temps nécessaire, se dit-il. Sa chevelure n'est pas assez légère... ses traits sont trop durs... il faut un pinceau plus doux... un peu plus d'ombre... cette ligne est trop marquée... et la fait paraître vieille... la Vierge doit prier... ses lèvres doivent être entr'ouvertes... A la bonne heure... voilà qui est bien! Mais vraiment je crois rêver, ne semble-t-elle pas respirer sous mes regards?... Ses yeux ne sont-ils pas dirigés sur moi? Je jurerais que j'entends un

soupir sous la voile qui tombe sur ses épaules... Oh ! qu'elle est belle ! que son aspect est divin ! »

Sur ces entrefaites le soleil s'était levé, et ses rayons, traversant les vitraux de l'atelier, l'éclairaient tout entier de leur éblouissante lumière. Tout absorbé dans son travail, Sébastien ne s'en aperçut pas. Il oublia tout... le temps qui marchait, les douleurs de l'esclavage et les vingt coups de lanière qui lui étaient réservés. Enflammé par le génie de son art, le jeune peintre ne voyait plus que le visage de la Vierge avec son aimable et bienveillant sourire... il n'était plus esclave... il était libre... la servitude n'existait point dans le monde sublime où il vivait. Soudain un bruit de pas se fit entendre ; un son de voix bien connues l'arracha du paradis et le ramena sur la terre, où il n'était qu'un esclave.

Sans avoir besoin de se retourner, Sébastien comprit que Murillo et ses élèves étaient derrière lui. Surpris et troublé, il n'eut pas la présence d'esprit de se justifier ni le courage de fuir. Son unique souhait était de voir le parquet de l'atelier s'entr'ouvrir sous ses pieds pour l'engloutir. Mais, vœu superflu ! le pauvre garçon restait là immobile, la palette dans une main, le pinceau dans l'autre, et sans oser redresser la tête, il attendait, avec la crainte et le désespoir au cœur, le châtement dont on l'avait menacé.

Il y eut un moment de silence complet de part et d'autre, car si Sébastien était resté pétrifié de peur en se trouvant pris sur le fait, Murillo et ses disciples n'étaient pas moins étonnés de ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux. Transportés de joie, les jeunes gens allaient enfin exprimer leur admiration, mais un signe du maître suffit pour les retenir. Il s'avança solennellement vers son esclave, et lui dit en dissimulant sous un air sérieux le bonheur que doit ressentir tout artiste à la découverte d'un si magnifique talent :

Sébastien, quel est ton maître ?

— Vous, senor, répondit l'enfant d'une voix à peine intelligible.

— Je veux dire, ton maître en peinture, Sébastien.

— Vous, senor, répliqua l'esclave.

— Comment ? jamais je ne t'ai donné de leçons, fit Murillo tout étonné.

— Non, mais vous en donniez aux autres, et j'écoutais, reprit Sébastien, enhardi par le ton de douceur de son maître.

— Et tu t'en es servi.

— Vous ne me l'aviez point défendu ! D'ailleurs, me disais-je, cela ne fait de tort à personne.

— Par le saint patron de l'Espagne, tu en as mieux profité qu'aucun de mes élèves ! lui répondit amicalement Murillo. Ainsi tu travaillais la nuit ? ajouta-t-il.

— Non, maître, je travaillais le jour.

— A quel moment ? mes élèves arrivent d'ordinaire à six heures.

— De trois à cinq heures, maître ! Je commence par dormir afin d'oublier mes peines.

Murillo sourit.

— As-tu oublié aussi ce que je t'ai promis hier ? lui dit-il ensuite.

Le pauvre garçon se mit à pâlir et à trembler, comme si déjà il sentait les coups de lanière pleuvoir sur son dos.

— O senor Murillo ! s'écrièrent tous les élèves attendris ; grâce, grâce pour Sébastien !

— Grâce, dites-vous... mais cela ne suffit pas... il lui faut plus qu'un pardon, il mérite une récompense.

— Une récompense ! une récompense ! répéta Sébastien presque hors d'état de se tenir debout, et en levant d'un air suppliant sur son maître ses yeux baignés de larmes.

— Oui, Sébastien, une récompense ! répondit Murillo de l'air le plus affectueux. Quand je songe aux difficultés sans nombre que tu as eu à vaincre avant de créer une tête comme celle de la sainte Vierge, sans compter les autres que j'ai vues ici sur ces tableaux... quand je calcule les heures que tu as dû prendre sur ton sommeil, afin de travailler en sûreté et à l'abri de toute surprise... quand je pense à l'attention que tu as prêtée à mes leçons, au soin que tu as mis à t'instruire et à profiter de tes études... je ne sais ce que je pourrais te refuser. Parle donc, que veux-tu ?

Sébastien se demandait s'il dormait ou s'il était éveillé. Ses yeux se portaient à droite et à gauche, regardant tantôt la figure épanouie de son maître, tantôt les élèves qui lui souriaient d'un air radieux. Il ne pouvait s'imaginer que ces encourageantes paroles lui fussent adressées, et que ce qui le concernait pût être aussi agréable aux autres.

— Allons, courage, Sébastien ! lui dit Villavicenzio ; le maître est satisfait de toi. Demande ce que tu aimes le mieux ; un beau ducat tout neuf ? assurément le senor Murillo ne le refusera pas.

— Un ducat ! s'écria Pedro... fi donc ! dix ducats à la bonne heure !

— Vingt, ajouta Gaspar ; mon père t'en donnera vingt bien volontiers !

— Oh ! oh ! tu te montres bien généreux avec ma bourse, mon fils ! Mais soit, je ne resterai pas en arrière, fit Murillo avec un sourire de bonté sur les lèvres. Allons, Sébastien, continua l'illustre peintre, tout en observant le visage de son esclave, sur lequel les exhortations des jeunes gens ne semblaient pas produire la moindre impression. Chacun ici répond, toi seul tu te tais, et c'est toi cependant que j'interroge. Voyons, la récompense dont ils parlent te convient-elle ? c'est à toi de décider. Je suis content de ton œuvre, mon ami ; je suis enchanté de son exécution, de la douceur, de la hardiesse de ton pinceau, de l'habileté que tu as déployée dans l'emploi des couleurs... en un mot, elle est admirable. Le dessin pourrait être plus correct, mais l'expression en est parfaite et réellement divine. Tout ce que tu demanderas, je te l'accorde, pourvu du moins que cela soit en ma puissance.

— Oh ! mon maître, mon maître... non, je ne l'ose pas ! s'écria Sébastien, en élevant vers lui ses mains jointes. Mais à ses lèvres ouvertes et frémissantes, sur lesquelles les mots arrivaient brisés et expirants, à l'éclat extraordinaire de ses yeux, au gonflement des veines de son front où étincelait le génie, on comprenait clairement que son cœur formait un vœu, dont la frayeur seule arrêtait l'explosion.

— Ah çà ! es-tu fou ? dit Gaspar. Pourquoi ne pas répondre lorsque mon père t'en prie ?

— Parle donc, insista un autre. Demande de l'or !

— Non, demande plutôt de beaux habits ; tu es bien fait, joli garçon ; ils t'iront on ne peut mieux.

— Messieurs, fit Villavicenzio, je crois deviner ce

que Sébastien préfère ; son désir serait d'être admis au nombre des élèves du *senor* Murillo.

Un rayon de joie vint illuminer un instant les traits du jeune mulâtre.

— S'il en est ainsi, explique-toi, mon enfant, dit Murillo du ton le plus cordial.

— Et surtout demande une place avec un beau jour, observa Gonzalez, dont le chevalet occupait le point de l'atelier le moins avantageusement éclairé, attendu qu'il était le moins ancien des élèves.

— Eh bien, est-ce là ce que tu ambitionnes? reprit Murillo.

Sébastien secoua la tête.

— Non? remarqua Murillo un peu surpris.

— Sébastien, fit Gaspar, mon père est dans un de ses bons moments; tu peux tout espérer de lui; demande-lui donc ta liberté.

Au même instant, Sébastien proféra un cri de joie et d'anxiété tout à la fois, et tombant aux genoux de Murillo : « La liberté pour mon père ! » s'écria-t-il. Il n'en put dire davantage... les pleurs étouffaient sa voix.

— Et ta liberté, à toi, tu n'y songes donc pas? fit Murillo.

Sébastien courba la tête et réprima un soupir.

— La liberté de mon père avant tout, *senor*!

— Eh bien, mon ami, que ton père soit libre et toi aussi! s'écria Murillo, qui hors d'état de cacher son émotion, se pencha vers Sébastien, le releva et le pressa tendrement sur son cœur.

Des sanglots, qui semblaient venir du coin le plus reculé de l'atelier, éclatèrent aussitôt; tous les yeux se tournèrent de ce côté; c'était le vieux nègre qui pleurait à chaudes larmes.

— Vous êtes libre, Gomez! dit Murillo en lui tendant la main.

— Libre, pour vous servir pendant toute ma vie, maître! répondit Gomez, et il s'agenouilla devant le grand peintre.

— O mon maître! mon excellent maître! c'est tout ce que le bonheur de Sébastien lui permit de dire.

— Sébastien, reprit Murillo en se tournant de son côté, ton pinceau m'a prouvé ton talent, ta conduite me prouve la sensibilité de ton cœur; et ces deux qualités réunies font le véritable artiste. Dès aujourd'hui, je t'adjoints au nombre de mes élèves.

— Votre élève! moi! oh! non, c'en est trop! s'écria Sébastien. Moi, le fils d'un nègre! un mulâtre! un esclave! votre élève!

— Devant Dieu il n'y a point de nègres, de mulâtres ni d'esclaves! répliqua Murillo, transporté d'un saint enthousiasme. Tous les hommes sont égaux à ses yeux; pourquoi en serait-il autrement avec moi?

— Mais tous ces jeunes seigneurs! dit Sébastien, en jetant un regard craintif sur les assistants.

— Nous nous féliciterons tous d'avoir un pareil camarade, fut la réponse unanime.

— Et moi, je t'appellerai mon frère, ajouta Gaspar, qui s'était approché pour lui serrer la main.

— A merveille, mon fils, dit Murillo. Et s'adressant de nouveau au jeune mulâtre : Sébastien, continua-t-il, mon fils t'accepte pour son frère, dès lors il faut que je sois ton père! Combien je me sens heureux! J'ai fait plus que des tableaux, j'ai fait un peintre; car

ton nom passera avec le mien à la postérité et ta gloire couronnera la mienne! Un jour l'histoire t'appellera le mulâtre de Murillo!

Ce pronostic s'est réalisé. Sébastien Gomez est bien plus connu sous ce nom-là que sous son nom de famille. Admis parmi les élèves de Murillo, il devint plus tard l'un des peintres les plus éminents que l'Espagne cite avec orgueil.

Bien des particuliers à Séville sont fiers de posséder des tableaux sortis de l'atelier de Sébastien Gomez; mais ses plus beaux chefs-d'œuvre se trouvent dans les églises de cette capitale. Ce sont, une madone avec l'enfant Jésus, un saint Joseph, une sainte Anne, un Christ à la colonne, avec l'apôtre saint Pierre couché à ses pieds et implorant son pardon.

Gomez fut le plus célèbre des élèves de Murillo. Comme son maître, il se distingue par le vif éclat du coloris, par la grâce du dessin, par le naturel du style, par les belles teintes de la chair et une profonde entente des effets de l'air et de la lumière. Il ne survécut que peu d'années à Murillo et mourut en 1689 ou 1690.

(Traduit de l'allemand.)

Courrier de Paris.

Tout le monde constate, ainsi que je l'ai fait dans mon dernier *Courrier*, la fièvre dansante à laquelle Paris a été en proie pendant cette première moitié de carême. On s'effraie peu généralement de l'opinion des rigoristes et des foudres qu'ils semblent prêts à lancer, et chacun explique à sa manière le retour de fantaisie carnavalesque de la société parisienne. Un journal spécialement consacré aux faits et gestes de l'aristocratie élégante et heureuse du monde parisien, à l'appréciation des choses qui intéressent en France ce que les Anglais appellent *high life*, la haute vie, le *Sport* en un mot, se livre à propos des bals de carême aux réflexions suivantes :

« Paris et Rome sont deux villes modèles pour se tirer d'affaire au milieu des obligations contradictoires de plaisir et de piété qui leur sont imposées; les bals et les devoirs de religion sont suivis en ce moment par nos gens du monde avec une égale ponctualité. Nous ne parlons pas du cercle restreint des personnes dont l'austérité logique n'admet aucune composition; nous les laissons dans les hauteurs d'orthodoxie où elles se tiennent, pour nous occuper de celles qui sans être dix-huitième siècle, ne se piquent d'être ni méthodistes, ni puritains. C'est le grand nombre. Tous appartiennent à la vie élégante et de loisir, à la fortune, à l'aristocratie du nom, aux positions élevées; c'est la partie vitale de notre Paris. Eh bien ceux-là s'arrangent à merveille. Dans la journée ils sont sérieux et graves, ils vont aux offices; le soir ils deviennent aimables, légers, coquets, ils se rendent aux concerts, aux bals, aux *raouts*. La société anglo-française fait cause commune avec les salons semi-philosophes, la société russe se règle d'après les usages des salons sérieux.

» Chaque année ces obligations contradictoires se renouvellent, et chaque année, les difficultés se résolvent par d'ingénieux expédients. C'est aujourd'hui comme il y a vingt ans. Les jeunes femmes qui sont au bal, si la fête tombe un mardi, un jeudi et un vendredi, ont bien soin de ne pas figurer au buffet parce que pour elles l'abstinence maigre commence à minuit. Les danses sont rangées par catégories: il y a des danses maigres et des danses grasses; la valse est réservée pour les jours gras; les quadrilles sont toujours maigres. »

Un très joli bal a été donné la semaine dernière chez M. Edouard L... Que ces quatre salons de dimensions variées à la suite l'un de l'autre étaient brillants! Que cette serre riche de camélias et d'arbustes qui clôt la perspective de cette longue suite d'appartements, offrait un coup d'œil charmant aux reflets des lustres!

Ne croyez pas en effet, qu'il suffise d'un bel hôtel, bien décoré, d'un choix d'invités, d'un bon orchestre, de rafraîchissements à profusion pour qu'un bal soit parfait. Non, il y a un génie invisible qui préside aux fêtes et qui décide de leur sort. Serait-ce les bonnes façons du maître de la maison? Serait-ce l'effet de certaines lois d'unité qui ont été scrupuleusement observées dans l'ordonnance de la soirée? Je ne sais, mais le fait est réel et toujours est-il que le dernier bal du petit hôtel de la rue de l'Oratoire est certainement au nombre de ceux qui appartiennent à la liste des réunions élégantes de cet hiver.

Les jolies femmes y étaient en nombre, les toilettes prestigieuses. On a beaucoup admiré madame Péreire pour sa grâce personnelle, son irréprochable élégance, et cela sans tenir compte du mérite de son immense fortune. Tout ce qu'on peut rêver de plus charmant et de meilleur goût se trouvait réalisé dans la mise de madame la baronne Roger : c'était une robe de gaze blanche à double jupe. La jupe de dessus, taillée à grandes dents de loup, avait pour ornement des dentelles noires et blanches, des galons d'or et de légères bandes de velours noir. Au sommet de chaque dent était placé un nœud de dentelles et de fleurs des champs, d'où jaillissait un diamant. Toutes les parties de la robe reproduisaient des nœuds d'une légèreté idéale, d'une richesse princière, répondant harmonieusement à la splendide broche qui brillait au corsage. « Mon Dieu, que c'est joli, dit une dame en regardant ce bijou; comment appelez-vous ce genre de broche? — Un coquelicot, répondit madame la baronne Roger. — Ah! reprit la dame, ces sortes de fleurs ne sont pas communes dans nos champs, elles ne doivent venir que dans les campagnes de Gonde. »

Dans la même soirée, madame R... a produit, comme partout, une grande sensation de beauté. Madame R..., qui est de son nom mademoiselle H..., portait une robe de gaze blanche à quatre volants, brodée or, rouge et noir, dans le goût tunisien. Deux épaulettes ruchées reliaient le dos et le devant du corsage. Madame R..., quoique parisienne, ressemble à un de ces rares types andalous que le génie de Velasquez a fait entrer dans la tradition des arts. Elle a beaucoup de cette magnificence de physionomie qui caractérise madame la comtesse de Castiglione, seulement elle est brune. Madame Berg... et madame R..., placées l'une à côté de l'autre, rehaussaient leur mutuelle beauté par le contraste accusé de leur physionomie. C'était comme les premiers plans d'une toile de Winterhalter, que complétait un essaim de jeunes et jolies personnes, parmi lesquelles on remarquait mesdemoiselles Leveson, et une toute charmante jeune personne, mademoiselle B..., dont les traits fins et délicats, le teint pur et éclatant la font ressembler aux modèles des plus délicieux pastels de Latour.

La mi-carême a été fêtée dans tous les quartiers de Paris avec beaucoup de gaieté et surtout beaucoup de bruit. Le froid rigoureux qui régnait n'a pas empêché les voitures de masques légèrement vêtus de se promener dans Paris au grand ébahissement des bourgeois tranquilles.

Maintenant à la fièvre dansante a succédé la fièvre philharmonique. Il n'y a pas d'heure de la journée et du soir où tout Paris ne soit à entendre le concert de M. Pierre, de M. Jacques ou de M. Antoine, de qui le nom est affiché depuis trois semaines chez tous les marchands de musique et sur un grand nombre de murailles qui n'en peuvent mais. La salle Herz, la salle Sainte-Cécile, la salle Beethoven, la salle Pleyel retentissent continuellement des harmonies les plus étranges et dois-je dire aussi les plus variées! Je n'en sais trop rien, car il est notoire que tous ces concerts ont

entre eux une grande analogie. Citons pourtant quelques noms d'élite : Mademoiselle Mattmann, une pianiste classique, et aussi madame Szarvady (mademoiselle Clauss), une autre pianiste éminente, ont partagé les honneurs de la première quinzaine avec M. Litoff, un pianiste et symphoniste anglo-allemand qui a été le lion masculin du carême musical. Nous avons entendu M. Lecieux, M. Bottesini, M. Godefroy, M. Horace Poussard, un jeune violoniste qui s'annonce bien, M. René Douay, un violoncelliste qui promet et tient déjà, mademoiselle Joséphine Martin, et une infinité d'autres; voici venir bientôt M. Sivori, M. Batta, deux favoris du dilettantisme parisien et toute une pléiade de pianistes, de chanteurs et de cantatrices. Les deux frères Lionnet, qui savent si bien charmer et amuser en même temps, ne s'annoncent que pour le milieu du mois d'avril.

Avant cette fin de saison, nous allons avoir les matinées et les soirées de musique sacrée pendant la semaine sainte; le Conservatoire, plusieurs salons, le Théâtre-Italien annoncent déjà leurs concerts spirituels. Le Pré Catelan, de son côté, prépare une solennelle inauguration de la saison de 1858, laquelle aura lieu le mercredi, 31 mars, premier jour de Longchamp, par un magnifique concert spirituel. Le même programme sera répété le jeudi et le vendredi saint, ainsi que le dimanche de Pâques. Cette année, comme l'année dernière, c'est au Pré Catelan que sera le rendez-vous des grandes toilettes, des beaux équipages, de toute la fleur enfin de l'aristocratie des élégances parisiennes. Le public retrouvera avec plaisir dans cette délicieuse promenade son orchestre d'élite, sa spirituelle et ingénieuse magicienne, mademoiselle Anguinet, ses exquises petites marionnettes en possession d'un répertoire nouveau, son curieux et instructif appareil de pisciculture modèle, ses merveilleux massifs de fleurs et d'arbustes, ses corbeilles de plantes variées avec un goût charmant; le tout en attendant les prodiges et les enchantements nouveaux que l'imagination féconde et si heureusement douée de M. Ernest Ber, l'heureux directeur, prépare pour le théâtre des Fleurs.

Les théâtres lyriques ont eu aussi leur petit accès dans la fièvre générale de musique. Après la reprise de la *Perle du Brésil*, dont je vous ai parlé et dont le succès a pris de très grandes proportions, le dilettantisme parisien a eu une bonne fortune de haut goût qu'il a due au Théâtre-Italien; c'est la représentation d'un opéra bouffe de M. le prince Poniatowski, sous le titre de *Don Desiderio*. Le héros de cette bouffonnerie est un pauvre diable qui, avec la meilleure volonté d'être utile et agréable à tous, devient nuisible et insupportable par suite de ses maladresses. Ce type d'homme malencontreux existe sans doute, mais il est loin d'être comique et surtout d'être musical. Cependant, l'auteur de la partition a écrit sur ce sujet une musique pleine de verve, de mouvement et d'inspiration, bien qu'elle ne se distingue pas par une grande originalité de forme. Parmi les morceaux les plus applaudis et les plus saillants, il faut citer un air chanté d'une façon exquise par Mario au second acte, un duo et un final excessivement remarquables. Zucchini, aussi bouffon qu'il est possible, dans le principal rôle, Corsi et madame Salvini Donatelli, concourent avec Mario à l'ensemble d'une exécution très satisfaisante.

Enfin la *Magicienne* a fait son entrée à l'Opéra le 17 mars, ainsi qu'on l'avait annoncé. On a dit que l'exactitude était la politesse des rois, les directeurs de théâtres, ces rois éphémères, tiennent parfois à prouver qu'ils possèdent cette politesse-là à défaut d'autres; tel s'est montré le directeur de l'Opéra en tenant parole au public. La *Magicienne* aura eu au moins cette qualité d'être venue à terme; mais on sait qu'il en est de même quelquefois de certains enfants mort-nés. Ce n'est pas qu'il n'y ait des morceaux d'une certaine valeur dans la partition de M. Halévy, mais ils ont le tort de se manifester un peu trop tard, c'est à-dire vers le milieu du quatrième acte.

Quoi qu'il en soit, voici à peu près la donnée sur laquelle M. de Saint-Georges, l'auteur des paroles, a composé son livret.

Une ancienne légende du moyen-âge lui en a inspiré l'idée. C'est celle de la fée Mélusine, dont la tradition populaire s'est si bien conservée dans le Poitou, qu'aujourd'hui encore, dans le voisinage des ruines du château de Lusignan, les paysans voient la célèbre magicienne sous toutes les formes, et croient à sa présence dans le corps des reptiles. Aussi, sont-ils glacés d'épouvante et d'effroi à l'aspect d'un serpent ou d'une simple couleuvre. On sait, en effet, que, selon la tradition, Mélusine était changée en serpent, le samedi, pour avoir tué son père, et que son mari, l'ayant vue un jour sous cette forme, la fit enfermer pour toujours dans le souterrain de son château de Lusignan.

C'est sur cette fable que Jean d'Arras, le secrétaire du duc de Berry, frère de Charles V, composa, sur l'ordre du roi, pour la distraction de la duchesse de Bar, son roman de *Mélusine*, célèbre parmi les romans de chevalerie.

Dans la pièce de M. de Saint-Georges, Mélusine n'est pas changée en serpent, ce qui eût été fort difficile, sinon impossible dans un opéra; mais elle est d'une beauté remarquable pendant la nuit et d'une laideur horrible et repoussante pendant le jour.

Nous sommes dans le château du comte de Poitou. Blanche, sa fille, attend avec impatience le retour du chevalier René de Thouars, son fiancé, parti pour aller combattre en Palestine. On sonne à la tourelle du château. C'est un vieillard, un voyageur qui arrive de bien loin et qui vient apporter à la jeune fille l'heureuse nouvelle de l'arrivée de celui qu'elle aime. René doit être au château le lendemain au point du jour. Il doit camper la nuit, avec ses hommes d'armes, dans la forêt qu'habite Mélusine. Dieu fasse qu'il ne s'y laisse pas séduire par les charmes de la magicienne, car son amour donne la mort.

La scène change et nous transporte dans la forêt. La nuit est profonde. Mélusine, éprise d'amour pour le chevalier, apparaît à René pendant son sommeil et lui inspire une passion violente. Elle va l'attendre dans son manoir; mais, au lieu de celui qu'elle aime, elle reçoit la visite du seigneur Stello, un personnage étrange, qui a l'air de venir plutôt de l'enfer que du ciel. Ce Stello est, en effet, le diable. C'est lui qui, sous les traits d'un pauvre voyageur, s'est introduit chez le comte de Poitou et a pu voir un jeune page soupire vainement pour sa fille.

Stello connaît l'amour de Mélusine pour René. Il lui rappelle ses serments. Elle avait juré d'être à lui en échange de sa puissance infernale. Mélusine ne veut pas renoncer à son amour pour le chevalier, malgré les menaces de Stello. Dès lors, la guerre est déclarée entre lui et la magicienne.

Cependant René arrive au château du comte. Mais, il y est poursuivi par le souvenir de la fée qu'il a vue en rêve. Tout se prépare pour son mariage avec Blanche. Au milieu de la fête, une magicienne se présente avec un nombreux cortège et avec tous les attributs de son ministère pour dire à chacun son horoscope. Elle se montre un instant sans voile au chevalier qui reconnaît en elle la beauté idéale dont l'image lui est apparue dans la forêt. Mélusine lui donne rendez-vous à minuit dans les jardins du château. Là, elle met en œuvre tous ses artifices pour lui faire croire à l'infidélité de Blanche, sa fiancée. Pendant qu'on voit la jeune fille en prières dans son oratoire, Mélusine la fait apparaître à son balcon recevant les tendres hommages du jeune page qui l'adore. René voit même le page pénétrer

mystérieusement chez sa fiancée. Plus de doutes: il est trompé, trahi. Lorsque Blanche se présente à lui, il la repousse et lui reproche son infidélité. Désormais, tout est rompu dans leurs projets, tout leur bonheur est détruit. René consent à ne pas maudire celle qu'il a tant aimée, si elle-même consent à faire l'avoué d'une trahison dont elle n'est pas coupable. Blanche fait de vains efforts pour convaincre René de son innocence. Enfin, brisée par la douleur, elle avoue en présence de tous une faute qu'elle n'a pas commise, décidée qu'elle est à aller finir le reste de ses jours dans le cloître.

Mélusine triomphe pour le moment de Stello. René lui appartient. Elle l'entraîne dans ses jardins enchantés.

Mais son triomphe ne sera pas de longue durée. Pendant qu'elle savoure avec son nouvel amant les plaisirs les plus enivrants, Stello paraît. Si Mélusine ne veut pas renoncer à René pour être à lui, il la démasquera aux yeux du chevalier; il lui apprendra son nom et sa naissance et la lui montrera à la clarté du jour dans son épouvantable laidéur. En effet, au nom abhorré de Mélusine, René reste anéanti; son amour se change en haine, lorsqu'il apprend que c'est grâce à son art diabolique qu'il a pu croire à l'infidélité de sa fiancée. Enfin, le changement subit de la belle figure de la magicienne en un visage livide et hideux le fait fuir d'horreur.

René retourne auprès de sa fiancée déjà enfermée dans le cloître. Il lui demande pardon de son égarement. Touchée par le repentir, Mélusine vient aussi demander à Blanche le pardon de son crime. C'est elle qui entrera dans le cloître pour y consacrer sa vie à Dieu. Stello paraît une dernière fois et veut s'opposer à l'accomplissement de sa pieuse résolution. Il sent que sa proie va lui échapper pour toujours. Ses efforts et sa puissance se brisent contre le rosaire que lui présente Mélusine, et il est englouti dans les flammes de l'enfer.

Le mariage de Blanche et de René est béni. On chante des cantiques d'actions de grâces, et Mélusine expire entre les bras de Blanche et de René qui implorent pour elle la clémence du ciel.

Ainsi que je l'ai dit, les trois premiers actes sont un peu froids, pour ne pas dire à peu près nuls; on ne peut guère y signaler qu'une ballade d'une bonne couleur fantastique et les deux duos de Mélusine et de Stello. Au quatrième et au cinquième actes, un chœur de femmes, une belle scène d'amour de Mélusine et de René, deux trios d'une harmonie aussi ingénieuse que puissante, les couplets charmants dits par madame Lauters-Gueymard et la grande scène finale relèvent la partition et font regretter que l'ouvrage ne commence pas par les deux derniers actes.

Tel est à peu près cet opéra, qui a été exécuté avec beaucoup de talent par Bonnebée et par mesdames Lauters-Gueymard et Borghi-Mamo.

Les décors et la mise en scène produisent de l'effet, bien qu'il y ait lieu de signaler çà et là quelques négligences et une absence presque permanente d'originalité et de style.

Il me reste à peine assez de place pour mentionner le succès très littéraire et très mérité aux Variétés du *Pays des amours*, jolie comédie en cinq parties de M. Edouard Plouvier, très bien jouée par mesdemoiselles Alphonsine et Judith Ferreyra, MM. Ambroise et Candéilh; et à l'Ambigu, le *Martyre du cœur*, drame en cinq actes de MM. Victor Séjour et Brésil, que Laferrière, Castellano, mesdames Page et Camille Lemerle jouent d'une façon très touchante.

Julien LEMER.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.

